

DONNE-MOI
MA CHANCE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Flint, Debbie

[Take a chance on me. Français]

Donne-moi ma chance

Traduction de : Take a chance on me.

ISBN 978-2-89585-511-8

I. Cartier, Éric, 1933-

II. Titre. III. Titre: Take a chance on me. Français.

PR6106.L56T3314 2017 823'.92 C2016-942521-5

Copyright © 2017, Debbie Flint

Published in Great Britain by Choc Lit Limited as Take a Chance on Me

© 2017 Les Éditeurs réunis

pour l'édition française

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution au Canada

PROLOGUE

prologue.ca

Distribution en Europe

DILISCO

dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

Debbie Flint

DONNE-MOI MA CHANCE

Traduit de l'anglais par Éric Cartier



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*À toute l'équipe de Choc Lit ;
À Simon, pour m'avoir donné ma chance.*

Elle passa à un poil de faire le geste. Il suffisait d'une fraction de seconde. Pendant un bref instant, M^{me} Sadie Turner, Ph. D., pensa que lancer son téléphone portable dans la mer allait résoudre tous ses problèmes, que ses ennuis s'allégeraient sur-le-champ, que ses dettes s'évanouiraient et qu'elle perdrait l'envie de tuer quelqu'un, un bonhomme en particulier, qui lui racontait d'un air guilleret qu'une fois de plus, il ne pouvait pas s'occuper de ses filles ce week-end sous le prétexte que quelque événement «imprévu» était survenu. Mais cette fois-ci, Sadie était sur un coup fabuleux, la bonne affaire de toute une vie était à sa portée, et rien n'allait se mettre au travers de sa route, surtout pas cette perte de temps qu'elle avait appelé un mari. Demain, elle avait un rendez-vous d'affaires avec un milliardaire dont les investissements pouvaient changer toute la donne. Cette rencontre pouvait finalement la libérer du lien ténu qui la rendait otage de son passé.

Elle n'avait que trente jours pour parvenir à ses fins.

— Allons, allons ma chérie, lui susurra son ex. Demande à ta mère de s'occuper des filles à ma place. C'est ce qu'elle a fait le mois dernier lorsque tu es partie jouer à *La Croisière* s'amuse à l'autre bout du monde.

— Pourquoi devrais-je importuner ma mère ? D'ailleurs, je te signale que j'étais en voyage d'affaires, répliqua Sadie.

À cet instant, on put entendre la corne d'un navire au large. Sadie sursauta tandis qu'une centaine d'oiseaux

de mer s'envolaient en criaillant, avec de grands battements d'ailes. Cela n'avait rien de la conception qu'elle se faisait d'une atmosphère méditerranéenne.

— De toute façon, où es-tu, chérie? En train d'entreprendre quelque circuit au rabais? Une petite escapade européenne? reprit la voix.

Celle-ci se trouvait maintenant amplifiée, car l'homme avait actionné la fonction haut-parleur de son appareil.

— Et ne m'appelle pas chérie, veux-tu? Ce n'est pas une escapade et ils m'ont transportée en classe Club, si tu veux savoir..., lui répondit-elle.

— Oh! Je m'excuse, mon chou...

— Cesse de m'appeler «mon chou», «mon bébé», «mon trésor» ou tout mot de ce genre! Au fait, cesse de me téléphoner lorsque je me déplace pour mes affaires!

— Ce sont des affaires sérieuses, au moins?

— Bien sûr que ce sont des affaires sérieuses! lança Sadie de manière un peu trop véhémence pour la clientèle en moyen qui pavanait là.

Quelqu'un demanda à Sadie de baisser le ton, mais elle ne sut jamais qui au juste. On ne voyait qu'un groupe de gens aux toilettes somptueuses s'agglutinant sur l'embarcadère avant de monter à bord des yachts luxueux.

Elle ajusta sa veste, parla moins fort et fit taire ses démons.

— Je ne veux plus entendre tes jérémiades, Stuart. Et je vais te dire quelque chose: si tu n'emmènes pas tes filles dans quelque endroit convenable ce week-end, ta dernière petite amie en titre apprendra mystérieusement par Twitter quel âge tu as vraiment...

— On dit : gazouillis... Twitter est représenté par un oiseau...

— Eh bien ! Je m'en fous ! Ton petit oiseau en prendra pour son grade. Ne laisse pas tomber tes enfants une autre fois. Compris ?

Elle se promit de raconter plus tard à ses filles le pugilat téléphonique qu'elle avait eu avec leur père, et cela les amuserait. Il y avait des années qu'il n'incarnait plus pour elles leur héros. Cela pourrait être pire, car il ne s'améliorerait pas avec les années.

— Mais je n'ai aucun moyen de manquer mon..., commença-t-il lorsqu'un signal se fit entendre dans l'appareil de Sadie, pour lui indiquer qu'on essayait de la joindre.

— Ne quitte pas, Stuart, dit-elle en mettant sa communication en attente. Sadie Turner à l'appareil...

Il ne s'agissait que d'un rapport sur ses bagages égarés. Ils l'étaient toujours. Il fallait donc qu'elle continue à vivre dans ses habits de ville pendant quelques heures encore.

Sadie reprit sa communication avec son ex-mari et laissa échapper un long soupir.

— Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire..., ironisa-t-il.

Elle regarda son téléphone d'un air excédé.

— Je parie que tu lèves les yeux au ciel, dit-il.

Quel con ! pensa-t-elle.

— Qui l'eût cru ? poursuivit-il. J'ai lu dans le journal local que ma chère Sadie avait reçu quelque prix en marketing et gagné un voyage à Hawaï pour aller y recevoir son trophée, reprit-il.

— D'abord, je ne suis plus ta chère Sadie...

— Que t'est-il arrivé lorsque tu étais là-bas ? répliqua-t-il sans commentaires. À peine es-tu de retour que dès que j'essaie de t'appeler, je retombe sur la sonnerie d'un téléphone à l'étranger. Que se passe-t-il ?

Il continua à parler sans attendre de réponse, comme il en avait l'habitude lorsqu'une idée le tracassait.

— Ce n'est pas dans les habitudes de ma Sadie, ce bourreau de travail. As-tu rencontré quelqu'un ? s'enquit-il dans un filet de voix. Ah ! Je comprends...

Elle prit quelques instants pour se ressaisir puis, mentalement, expulsa son interlocuteur comme un gros point noir de sa peau. Quel soulagement !

— De toute façon, cela ne te regarde pas, n'est-ce pas ? lui répondit-elle triomphalement, en remuant la tête en signe de négation. C'est fini, Stuart. De toute façon, il faut que j'y aille. J'ai des gens à voir et des choses à faire. Et n'oublie pas d'être là samedi. C'est à ton tour, salut !

Elle raccrocha avant qu'il puisse répondre. Sadie ferma les yeux et poussa un soupir. Cela lui semblait bon. Oui, elle avait des choses à faire, comme perdre son temps à rechercher sa valise égarée. Elle se mit à déambuler le long de l'embarcadère.

Il avait fallu que ses bagages se perdent, justement, ce jour-là...

Poussée par la brise, une longue mèche de cheveux blonds lui caressa le visage, et Sadie s'arrêta pour la remettre en place. Puis, elle déposa son lourd sac de voyage à terre. Il contenait son trophée de cristal qu'elle contemplait de temps à autre, comme s'il s'agissait de quelque talisman

ou d'un gri-gri. Peut-être qu'en le frottant suffisamment, comme la lampe d'Aladin, la chance continuerait-elle à lui sourire. Elle en avait besoin, car son cœur battait la chamade chaque fois qu'elle pensait à la présentation cruciale qu'elle devait faire le lendemain matin. Lui était-il possible de relever un tel défi? En était-elle vraiment capable? D'ailleurs, était-ce possible pour qui que ce soit?

Elle ne disposait que de trente jours pour trouver un investisseur et pour faire signer le contrat. Il ne s'agissait pas d'une affaire ordinaire. Seulement voilà, Sadie Samantha Turner n'était pas une femme d'affaires « ordinaire ». C'est du moins ce que lui rappelait la devise figurant sur une plaque aimantée fixée à la porte de son réfrigérateur.

Elle tira de la poche de sa veste un tube de crème solaire à protection élevée, huma avec délices le parfum exotique de ce produit en se l'appliquant sur les joues, puis repoussa la mèche rebelle qui faisait encore des siennes.

Après avoir ramassé son lourd sac de voyage, elle s'avança clopin-cloplant sur les pavés ronds, qui ne représentaient pas la surface idéale pour marcher avec des talons aiguilles. *Aïe!* Elle manqua de peu de se faire une entorse.

Elle ne s'était pas attendue à trouver des pavés ronds à un tel endroit. Pourquoi n'utilisaient-ils pas du bois? Les yachts étaient gigantesques. De quelle fortune devait-on disposer pour posséder de tels navires? Elle se rappelait les conversations entre passagers de son vol. Deux d'entre eux discutaient âprement des qualités des bateaux à l'ancre susceptibles de remporter le Grand Prix. Leur conversation l'avait si intriguée et elle avait l'air si peu à sa place en classe Club qu'ils l'avaient prise en pitié et lui racontaient des anecdotes concernant les célébrités de Monaco. L'une de ces personnes lui avait fait cadeau d'un laissez-passer.

— Si vous n’avez pas d’objection à soutenir que vous êtes sur la liste des invités, tenez, prenez ça. C’est pour la visite libre d’un yacht que l’on met en vente. Ce n’est pas à notre programme, ma chère. Pas pendant ce voyage. Mais vous êtes la bienvenue à bord. Vous portez certainement les souliers qui conviennent...

Elle hésita. Quelle vue pouvait-on avoir du pont? Juste pour prendre une photo sur le yacht afin de voir la mine que les filles feraient? Elle avait entendu bien des choses sur la célèbre marina, et voulait voir comment ces gens vivaient et se jouaient la comédie. Mais elle eut des réticences rien qu’à voir la photo du *Nomusa*, le yacht tout bleu représenté sur le laissez-passer. La plaisanterie pouvait probablement s’arrêter là. Peut-être valait-il mieux ne pas essayer de passer pour quelqu’un d’autre, surtout avec sa tenue de ville insolite et sa coiffure en désordre. Mais tandis qu’elle approchait de ces luxueux bateaux, sa curiosité grandissait alors que, paradoxalement, sa réticence augmentait.

Tout ça n’est pas bon... Je n’ai rien à faire là...

Incapable de se décider, elle pensa qu’elle pouvait simplement se contenter d’observer de l’extérieur, quitte à retrouver plus tard des images de l’intérieur des yachts sur Google. À cet effet, toujours soucieuse du détail, elle sortit un minuscule carnet de notes et un stylo pour relever le nom de deux des autres yachts amarrés près de là. Deux personnes très chics la croisèrent et la regardèrent d’une drôle de façon. Sadie se contenta de sourire, de ranger prestement son carnet de notes dans son sac de voyage, puis s’éloigna, la tête dans les nuages, rêvassant tout éveillée.

Plusieurs mètres au-dessus d’elle, sur le pont de l’un des plus gros yachts de la marina, un marin nommé Mac était

distrain par les éclats de voix et par les gesticulations effrénées de Sadie. Il avait remarqué ses formes voluptueuses, plutôt que son comportement assez irascible. Qui pouvait être cette femme dans cette jupe moulante de ville ? Les touristes ne s'habillaient pas ainsi. De plus, elle prenait des notes. Peut-être était-ce quelqu'un de l'Inspection du port. Le capitaine avait prévenu l'équipage. Hum... une inspectrice en souliers à talons aiguilles ? Mac cessa de passer sa serpillière sur le pont, appuya son coude sur le manche du balai et contempla l'arrière-train de Sadie se balançant au rythme de ses talons trébuchant sur les pavés de l'embarcadère.

Il fut songeur un instant et sortit un mouchoir de lin orné d'un monogramme pour s'essuyer le front ainsi que son visage buriné. Il esquissa une grimace lorsqu'à quelques mètres de lui, Sadie trébuchait une fois de plus et regardait si quelqu'un l'avait vue dans cette mauvaise posture.

Souriant et hochant la tête, Mac rangea son mouchoir dans son short hyper réduit, et surveilla Sadie d'un œil en continuant à laver le pont.

Ne s'apercevant pas qu'on la surveillait, Sadie continua à avancer sur le débarcadère et s'approchait de la file de gens près du *Nomusa* en faisant semblant de justifier sa présence en ce lieu, alors qu'elle tranchait nettement sur l'ensemble des invités. Elle observa un groupe de *fashionistas*, ces victimes de la mode, des groupies trépignant dans la file, quémandant quelque laissez-passer. Plus Sadie s'approchait de ces snobinardes, plus son cœur battait en sachant qu'elle possédait dans son sac l'objet même de leur convoitise. Était-elle capable de jouer le jeu ?

Non, je ne vais pas entrer là-dedans... Pendant ce temps, les minettes du groupe se donnaient des coups de coude et toisaient Sadie d'un air ahuri. Cette dernière prit une

grande inspiration et fonça tant bien que mal, levant le menton. C'est alors que plusieurs de ses mèches de cheveux se libérèrent et obstruèrent entièrement son champ de vision, tandis que le groupe de filles gloussait. Sadie ramena ses cheveux en arrière, puis continua à avancer en regardant où elle mettait les pieds, jusqu'à ce qu'elle dépasse la file des *fashionistas*. Jurant silencieusement, elle s'arrêta pour fouiller dans son sac et en retira les objets qui s'y trouvaient un par un.

— Où est cette maudite brosse ? marmonnait-elle. Ah ! La voici. Elle se trouve au fond du sac, évidemment, sous tout le reste...

Avisant une bitte d'amarrage peu élevée, elle y déposa ses affaires pendant qu'elle se recoiffait. Sous le soleil resplendissant, en tenant son trophée de cristal à un certain angle, elle découvrit qu'il pouvait lui servir de miroir. Elle pesta contre sa coiffure. *Une fois revenue chez moi, au lieu de me faire teindre en blonde, j'adopterai une nouvelle coupe. Par exemple une coupe au carré convenant mieux à mon nouveau titre d'administratrice.*

Absorbée dans ses pensées, elle replaçait ses objets dans son sac et s'apprêtait à refermer la fermeture éclair lorsqu'elle s'aperçut que la dernière chose qu'elle y avait rangée était le laissez-passer, gravé en lettres dorées et rédigé en français. Elle avait à peine sorti l'invitation qu'elle se mit à la consulter, sans avoir remarqué qu'une sorte de vendeur à pression, muni d'un bloc-notes, s'approchait d'elle. Elle n'eut que le temps de remarquer les élégantes chaussures de l'homme, alors qu'elle tenait le laissez-passer comme un sésame. Les groupies derrière elle cessèrent brusquement de caqueter, et elle sentait leur regard inquisiteur sur sa nuque.

— Ah ! La dernière de nos retardataires ! déclara un homme avec un accent français à couper au couteau.

Puis, il lui tendit une brochure sur papier glacé et lui prit le laissez-passer des mains avant qu'elle ait pu répondre.

— Je vous en prie, montez. Vous arrivez juste à temps. Je suppose savoir qui vous êtes, reprit-il, tandis que le rythme cardiaque de Sadie s'accélérait. M. Clooney a dit que je devais surveiller les talons des dames ! Ah ! Ah ! Bienvenue à bord, Mademoiselle... ?

— Turner, répliqua Sadie, et ce n'est pas Miss, mais Ms.

— Merzz ?

— Non, chez nous ça se prononce *miz*, et non *miss* ou *missus*. Mais, à la française, appelez-moi simplement Madame.

L'homme fronça les sourcils, puis consulta son bloc-notes.

— Vous ne me trouverez pas sur la liste de M. Clooney, intervint-elle.

— Vous n'êtes pas la seule femme à dire cela. Ni la dernière, d'ailleurs.

Il hocha légèrement la tête et cessa de consulter sa liste. Après avoir une fois de plus regardé les talons de Sadie ainsi que sa personne, il haussa les épaules, ferma son bloc-notes, rangea son stylo, prit le laissez-passer et, tenant le coude de l'invitée, il la guida vers la passerelle.

— Nous allons commencer. En haut de la passerelle, vous trouverez du champagne. Restez sur le tapis rouge.

Sadie ouvrit la bouche pour s'expliquer, regarda la riche moquette rouge qui s'étendait sur le pont et entendit fuser de joyeuses exclamations. Des yeux jaloux lançaient des éclairs dans la file d'attente derrière elle. Le faisceau d'un

puissant projecteur lui éclaira son visage luisant, tandis qu'elle se décidait à faire le pas et se laissait guider vers la passerelle par son mentor.

Diable! Et pourquoi pas? Il est enfin temps que dame Chance me favorise...

Avant de le savoir, elle se trouvait invitée à visiter un superyacht où, apparemment, on célébrait une journée portes ouvertes pour un certain M. Clooney.

Une demi-heure s'écoula. Après quelques amuse-gueules et deux petits verres de champagne Roederer de la cuvée Cristal, Sadie était de retour sur le débarcadère. Elle avait appris que M. Alistair Clooney n'avait aucun lien avec quelque vedette de cinéma, qu'il n'était pas marié ou en ménage, et qu'il n'était pas hostile envers les pique-assiettes ou les intrus.

Alors qu'elle se ventilait avec la brochure en papier glacé que le vendeur français, plutôt amusé, lui avait permis de conserver, elle pensait qu'elle aurait une belle petite histoire à raconter à ses filles à son retour. Elle avait également une précieuse photo, enregistrée sur son téléphone portable que, séance tenante, elle transférerait dans le nuage informatique tout en déambulant, encore une fois, d'un air distrait sur le débarcadère. Cela avait valu la peine de se faire passer pour quelqu'un d'autre, même un court moment. Et qui pouvait le lui reprocher?

Une fois de plus, il était temps de rechercher ses bagages perdus, mais elle n'avait pas de nouvelles. Elle ne pouvait qu'espérer les recevoir ce soir à son hôtel, d'autant plus que son ordinateur, ses copies de sauvegarde et autres documents se trouvaient dans sa valise et qu'elle en avait besoin pour la réunion du lendemain. *Oooh! Les palpitations recommencent.* Cette réunion était cruciale pour elle.

L'approvisionnement en produits naturels de la boutique spécialisée qu'elle tenait près de chez elle, dans le Surrey, l'éducation de ses filles, bref, tout son mode de vie dépendait de cette opération. L'occasion qu'elle souhaitait ne pouvait se présenter que sous de bons auspices, mais ce n'était pas le cas...

Les choix qui s'offraient à elle la firent frissonner, car ils étaient peu réjouissants : peu importe la façon dont elle les envisageait, elle devait toujours se rabattre sur ce foutu Stuart...

Sadie s'accorda un moment pour reprendre son souffle et contempla le sublime paysage qui s'étalait de l'autre côté du débarcadère. Elle avait devant elle le ciel le plus céruléen et le port le plus luxueux que l'on puisse imaginer. Elle eut l'impression d'être le personnage d'un documentaire de voyage et s'attendait à voir Judith Chalmers, la célèbre commentatrice de la BBC et d'ITV se présenter, bronzée et enthousiaste, sur le pont de quelque yacht, un microphone à la main. Sadie était suffisamment avancée en âge pour se souvenir des carnets de route de Judith Chalmers, et ce fait jeta une ombre sur sa rêverie. Cela voulait dire que sa jeunesse était derrière elle. Elle se ressaisit. *Non, Sadie. Il ne faut pas se montrer négative, mais, au contraire, «positiver».*

Une minute plus tard, après mûre réflexion, elle ressentit comme un sentiment d'exaltation. Après tout, Sadie Samantha Turner s'était bien débrouillée jusqu'à présent. Qui aurait pu imaginer une telle chose ? comme le disaient ses filles.

Certainement pas ses dénigreur les plus acerbes, dont Stuart et sa mère, qui lui répétaient qu'elle n'arriverait jamais à rien.

Cette fois-ci, ses détracteurs verraient qu'il ne s'agissait pas d'une « autre de ses idées farfelues », comme son ancien patron avait qualifié son projet. Cela se passait après son divorce alors que, nouvellement célibataire, Sadie avait quitté le laboratoire de recherche de l'université pour se lancer à son compte, à plusieurs titres d'ailleurs.

Cette fois-ci, Sadie travaillait pour elle. Si elle parvenait à mener à bien cette négociation représentant plusieurs millions, elle aurait droit à une fabuleuse commission. Quant à ses contempteurs, dont son affreuse belle-mère, rira bien qui rira le dernier !

La sonnerie du portable de Sadie la tira brusquement de ses pensées. Poussant une petite exclamation, elle consulta l'écran de l'appareil avant de se reprendre et de répondre de sa plus belle voix, en continuant d'avancer :

— Allô ? Oh ! Dieu merci... Et où l'avez-vous retrouvée ? Pourriez-vous me dire comment ma valise a pu échoir à Milan ? Que voulez-vous dire par « plus tard » ? Enfin, je suppose qu'il faudra s'arranger avec la situation, n'est-ce pas ? Et je vais continuer à étouffer dans ma tenue de ville. Je sais, je sais, vous faites de votre mieux et ce n'est pas de votre faute. C'est juste moi qui ai une mauvaise...

Elle arrêta de marcher et se réprimanda, une fois de plus. Cesse de faire preuve de négativisme et vois toujours le côté positif des choses.

— C'est malheureux, poursuivit-elle. J'ai une réunion importante tôt demain matin et j'espère que ma valise arrivera ce soir. Oui, à mon hôtel. Je vous saurais gré de me prévenir. Merci. Au revoir...

Elle souleva péniblement son sac de voyage trop plein, y rangea son téléphone et fit glisser la fermeture éclair. Elle se redressa, puis perdit quelque peu son équilibre

lorsqu'un de ses talons accrocha un pavé du débarcadère. La brochure sur papier glacé, que Sadie retenait sous son bras, tomba à terre. Les mains sur les hanches, elle contemplait ce souvenir qu'elle avait l'intention de récupérer.

Elle éprouva des difficultés à se relever, à cause de sa jupe de ville très ajustée. Il fallait qu'elle se prépare à pratiquer une gymnastique délicate. Ses jambes se retrouvèrent dans un angle insolite qui découvrait l'ourlet de ses bas, puis elle s'étira suffisamment pour saisir la brochure entre le pouce et l'index.

Heureuse d'avoir réussi son exploit, elle s'éventa un peu avec la brochure puis, à bout de souffle, remplaça la courroie de son sac de voyage sur son épaule. Ce satané sac lui donnait une démarche aussi instable que du linge mis à sécher en plein vent.

— Pourquoi de telles choses n'arrivent-elles qu'à moi ? pesta-t-elle tout haut.

— Parce que vous vous imaginez que le destin s'acharne particulièrement sur vous, répondit une voix grave non loin de là.

Diable...

Éberluée, Sadie se retourna et vit la silhouette d'un homme qui se découpait à contre-jour sur le pont d'un énorme yacht dépassant la taille du *Nomusa*. Clignant des yeux, elle entendit un cliquetis métallique et sentit une odeur d'huile à moteur mêlée à celle d'eau savonneuse. Cet homme était-il un quelconque réparateur ?

— Excusez-moi. Qu'est-ce..., dit-elle en se servant de sa main en guise de visière pour dévisager la mine de cette personne, apparemment athlétique.

— Je vous regardais..., dit l'inconnu.

— ... Et écoutiez aussi ma conversation, non ?

— Oui, et ce que vous disiez aussi auparavant. Ce n'est pas de ma faute, vous parliez si fort...

— Vraiment ? Je...

— Vous vous demandiez pourquoi de telles choses n'arrivaient qu'à vous, coupa-t-il. Je devine que bien des choses perturbent vos projets, n'est-ce pas ? Eh bien ! Si c'est ce que vous pensez, c'est ce qui vous arrivera. L'astuce est d'espérer que tout se passera pour le mieux, mais que le pire pourrait toutefois survenir...

L'homme avait un accent londonien. Elle ne s'attendait pas à cela et nota que cet accent était un peu plus prononcé que le sien, qu'elle avait plus ou moins appris à assumer. Elle se sentait mal à l'aise au sein de toute cette opulence, et elle avait trouvé quelqu'un d'un milieu qui ne semblait pas trop éloigné du sien. Décidément, sur la Riviera, on ne trouvait pas seulement des gens bourrés de fric et des bonnes femmes à tiares de diamants. Elle se mit à penser que, cette fois-ci, elle n'avait pas eu la chance de tomber sur la bonne journée.

— Certaines personnes prétendent que nous créons notre propre chance chaque fois que nous la sollicitons, lui dit l'homme avec une voix indubitablement souriante.

Elle pensa que c'était elle qui, d'habitude, se sermonnait pour adopter une attitude positive et pour affirmer que la coïncidence avait bon dos. Mais qui était donc ce type ?

— En tel cas, pourquoi vous montrez-vous si négative, aujourd'hui ? reprit-il. Je vous ai observée précédemment, avec votre air goguenard...

— Vous écoutez aux portes, maintenant !

— Peu importe. Tenez, nous avons le soleil, de l'air frais, des vêtements sur le dos et des chaussures aux pieds. Certaines personnes disent que c'est tout ce dont nous avons besoin.

— Mouais, mais les personnes dont vous parlez devraient endurer mes chaussures pendant quelques heures, car elles me font très mal aux pieds...

Il semblait regarder ses pieds, mais le soleil aveuglant ne permettait pas encore de discerner nettement les traits de l'homme. Était-il vieux, jeune, sain d'esprit ou avait-elle affaire à quelque tueur en série en puissance ?

— Non, je ne porterais jamais ce genre de souliers, même contre salaire, excepté le dimanche..., lança-t-il en riant.

Encore un je-sais-tout...

— Les bikinis, les paréos, les pantalons corsaires, à la rigueur les chaussures de tennis font partie du code vestimentaire de ces yachts, précisa-t-il.

Oui, encore un de ces je-sais-tout qui me prend pour une conne...

— Je ne le sais que trop bien, répliqua-t-elle en ajustant sa veste, mais, en fait, il y a une raison pour laquelle je suis habillée ainsi...

— Laissez-moi deviner... Ça y est, je l'ai : vous êtes ici pour célébrer l'anniversaire de Mario qui a lieu aujourd'hui, n'est-ce pas ? Mais je crois que nous avons commandé une policière...

— Je ne suis pas plus policière qu'effeuilleuse-surprise !

— Je ne faisais que vous taquiner. On ne célébrera son anniversaire que vendredi...

Un je-sais-tout vraiment malin, pensa Sadie, qui ne put s'empêcher d'esquisser un sourire en piétinant sur place afin de soulager ses pieds endoloris.

— Alors, que faites-vous là? lui demanda-t-il. Vous n'avez pas l'air de faire partie de la bande de rupins faisant du *shopping* de yachts...

— Vous me dites en somme que je ne suis pas à ma place ici. Et vous donc! Avec votre accent londonien...

Elle entendit un rire étouffé. *Touché! Le monsieur...*

— Alors, selon vous, à quoi ressemblent les richards qui traînent sur les yachts?

— Oh! Je ne sais pas: des gens empesés, hautains, chiants au cube et, sérieusement, mais alors vraiment sérieusement, peu attirants. Vous ne ressemblez aucunement à cette engeance.

Cet homme est diabolique.

Chaque fois qu'il la mettait en colère, il s'arrangeait pour la désarmer.

— Vraiment? susurra-t-elle comme une adolescente. Ainsi, vous pensez que...

— C'est vrai. Vous n'êtes pas empesée, lui affirma-t-il en profitant habilement du compliment qu'il venait de lui faire. De toute façon, vous n'avez pas répondu à ma question. Que venez-vous faire ici?

Sadie le regarda et se demanda ce qu'elle était venue précisément faire dans cette galère de luxe. *Je suis venue foutre un bordel royal en partant toute seule à l'aventure. Voilà ce que je suis venue faire...*, estima-t-elle.

Elle grimaça en évoquant son voyage par avion, et se sentit toute bête d'avoir voyagé en classe Club. Personne de ses connaissances ne l'avait fait. Dans son milieu, le chic débraillé était plutôt de mise. Puis ses bagages s'étaient égarés, et elle avait accepté de se rendre au quai en auto-stop grâce à d'aimables dames rencontrées dans l'appareil. À cause d'elles, sa curiosité avait été suffisamment piquée pour jouer les pique-assiettes, mais cela était vraiment de sa faute. Cette suite d'événements avait engendré une situation gênante. Et maintenant, elle se trouvait entraînée dans une conversation surréaliste avec un matelot de pont bizarre qui, de toute évidence, la prenait pour une sorte de dinde. Peut-être avait-il raison.

— En fait, je pense que je suis un peu perdue, avoua-t-elle en fin de compte.

— Perdue dans la vie ou juste perdue aujourd'hui? lui demanda le matelot en descendant la passerelle.

À la vue de l'homme, Sadie, qui avait d'habitude la répartie acerbe, se trouva prise au dépourvu. Il était élancé et svelte, attirant, avec une beauté fruste et une disponibilité un peu insistante, à condition d'aimer ce genre de spécimen. C'était le cas de la voyageuse. Le problème était que son cœur tout palpitant ignorait qu'elle se trouvait en période d'abstention de toute relation avec la gent masculine.

Il portait des shorts. Rien que ça. Les seuls objets qui séparaient leurs corps étaient une paire de jeans coupés maculés de graisse et une clé à molette.

Elle se mit à soupirer langoureusement une première fois instinctivement, mais en toute conscience, puis émit une sorte de gémissement.

Cet homme était vraiment très beau. Elle s'éventa avec la brochure qu'il remarqua.

— Je vois que vous avez fait une visite, aujourd'hui. Vous voyez, vous n'êtes pas du tout perdue. Le bateau où je me trouve est le *Nomad*. Le *Nomusa* mouille à quelques places plus loin.

Il essuya ses mains avec un chiffon crasseux qu'il tira de sa poche, et sourit. Sadie était intégralement en transe.

L'avantageux matelot attendit les commentaires de Sadie, mais elle demeurait coite. Aussi lui décocha-t-il un sourire ravageur.

— Oh! répondit-elle en retard. Vous voulez dire le bateau bleu, là-bas? Oui, j'en ai fait le tour. *Nomusa* signifie «miséricordieux» et...

— Et?

Elle n'avait aucune idée de ce qu'il lui demandait. S'était-il aperçu qu'elle avait perdu ses moyens?

— Et qu'en pensez-vous? Je veux parler du bateau bleu...

Bon sang! Va-t-il continuer à m'interroger là-dessus? Je ne peux lui dire que je n'avais rien à faire sur ce yacht, que j'avais tout simplement commis une intrusion par curiosité, et pour siffler une coupe de champagne à l'œil.

— Eh bien! Ce n'est pas précisément ce que je cherchais, poursuivit-elle d'un air mi-figue, mi-raisin.

— Pourquoi? Il n'était pas suffisamment gros pour vous? demanda-t-il d'une voix presque ronronnante.

Il grimaça du coin des lèvres et Sadie se retrouva comme un lièvre aveuglé par les phares d'une voiture. Elle se mit alors à rougir sérieusement, tandis qu'il avançait sur la passerelle.

— Recherchez-vous quelque chose de plus gros ? s'enquit-il.

Les shorts et les cuisses de l'homme s'approchaient dangereusement du champ de vision de Sadie. En fait, le spectacle était à la hauteur de ses yeux.

Seigneur... Mais il parle de son entrejambe ! Serait-ce vraiment le cas ?

En fait, cette partie de l'anatomie de l'homme ne se trouvait plus qu'à environ un mètre d'elle, séparée par une couche de denim. Que pouvait-elle faire et que pouvait-elle dire ? La première chose était de cesser de fixer l'endroit litigieux. Aussi tourna-t-elle son regard vers la droite.

Ça semble suffisamment volumineux, songea-t-elle, tandis qu'elle essayait de donner le change tout en ne pouvant s'empêcher de regarder. Après tout, il y avait bien longtemps qu'elle avait vu un homme dénudé...

Elle tenta de se raisonner. Arrête-moi ça, Sadie. À mille kilomètres de chez moi, tu peux bien faire semblant de marchander le prix d'un yacht, mais tu ne peux revenir à la maison avec un membre d'équipage sous le bras, comme ce tapis que tu avais rapporté de Turquie.

Ah ! La Turquie. C'était la première fois qu'elle s'était rendue seule à l'étranger après s'être séparée de Stuart. Bonté divine ! Était-ce vraiment possible ? Quatre années déjà...

Elle cligna des yeux. Toute la marina lui sembla floue. Ce n'était pas le moment de tomber malade. Maudits

soient les médicaments contre le mal des transports dans un estomac vide ! Maudits soient les minuscules canapés que les riches qui visitent les yachts à vendre se gardent bien de consommer. Et au diable les parfums hors de prix dont l'odeur a des relents de crème solaire à la noix de coco, attributs d'une décadence à mille lieues d'une vie normale. Sadie se trouvait donc bien loin de ses repères habituels. Qu'est-ce que cet homme pouvait avoir de spécial ?

— Il est suffisamment gros, mais pas assez long..., ne put-elle s'empêcher de répondre.

Pourquoi, Sadie ? Pourquoi dis-tu ça ? Tu sais très bien que tu joues les allumeuses.

Étaient-ce ses frustrations refoulées qui tentaient de se libérer ? Peut-être. Il n'y avait là rien de mal, car cela lui était arrivé auparavant. Un soir, un bel agent de police avait frappé à sa porte pour lui demander si elle n'avait rien vu de suspect, car une maison du voisinage venait d'être cambriolée. Et qu'avait-elle fait ? Elle l'avait laissé entrer et lui avait demandé de lui montrer sa matraque !

Avec ce beau marin juste à un mètre d'elle, Sadie retrouva sa libido de célibataire et sentit de curieuses titillations dans ses entrailles – des sensations un peu oubliées qui lui semblaient étranges, mais délicieuses.

De toute manière, je ne reverrai jamais ce type. Au diable les hésitations ! Elle esquissa un sourire narquois que le matelot ne manqua pas de remarquer. Il fronça les sourcils, ébaucha à son tour un sourire, puis grimaça d'un air langoureux.

Le visage de l'homme la fascinait. Il était très expressif, mais avec quelque chose de mystérieux. Bronzé, sans aucun doute par sa vie en mer, quelles autres histoires pouvait-il raconter ? Le matelot avait de profonds yeux

bleus et des cheveux blonds. Dans une autre existence, dans des circonstances différentes et avec des pommettes plus régulières, il aurait pu faire un James Bond très honnête au cinéma.

Elle se ressaisit brutalement en pensant à l'importance de son voyage. Elle trouva cela regrettable, mais il n'était pas question de raviver sa libido somnolente. Pas pendant ce périple en tout cas, pas plus qu'au cours de ceux qui suivraient peu après, du moins tant que ses filles ne seraient pas inscrites à l'université. Il n'était pas question non plus de se laisser aller tant qu'elle ne se serait pas prouvée à elle-même et à son entourage qu'elle était fort capable de se débrouiller toute seule. Voilà ce que Sadie-la-raisonnable se disait. D'ailleurs, sa mère abondait dans le même sens.

— Alors ?

— Et puis ? répondit-il.

— De quelle manière sort-on d'ici ? demanda-t-elle en changeant de ton.

— De la même manière dont vous y êtes entrée, articula-t-il en remarquant ce changement.

— O.K. Heureuse de vous avoir rencontré. Merci et au revoir, dit Sadie en s'éloignant.

J'ai manqué là une belle occasion. C'est une honte. Peut-être reviendrai-je demain après la réunion. Il sera peut-être encore là ou alors il aura pris la mer à la marée du matin, spécula-t-elle. Elle regarda en arrière et vit qu'il souriait toujours, tout simplement, et qu'il la surveillait... en train de marcher jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive qu'elle se dirigeait dans la mauvaise direction, ce qui la forçait à se retourner et à revenir sur ses pas.

— Ce n'est pas par là que je suis arrivée, n'est-ce pas ? fit-elle d'un air piteux lorsqu'elle fut rendue à sa hauteur.

— Non, murmura-t-il en s'empêchant de rire. C'est par là...

— Vous auriez pu me le dire..., répliqua-t-elle.

— Je contemplais le panorama...

— Êtes-vous toujours aussi ringard ? lança-t-elle en étouffant à son tour un éclat de rire.

— Seulement avec des gens de ma propre espèce, rétorqua-t-il, alors qu'elle n'était plus sur ses gardes.

De ma propre espèce... Houla ! C'est une raison de plus pour ficher le camp d'ici, statua-t-elle.

— Il faut que j'y aille, vraiment. J'ai une réunion importante demain, insista Sadie en fixant les yeux incrédules de l'homme de pont.

Puis, comme un signal se manifestant à temps, son téléphone sonna dans son sac.

— Excusez-moi un instant, dit-elle en saisissant son portable et en répondant.

Médusé, Mac était aux anges. Il remonta la passerelle, ramassa son chiffon graisseux et se remit à essuyer une pièce de métal poli en regardant Sadie se débattre avec son téléphone, sans toutefois pouvoir entendre ce qu'elle disait. Son visage reflétait un certain amusement. Une question insoluble le tracassait. Que pouvait-il bien y avoir chez les femmes transportant des sacs à main surdimensionnés ?

Habile à repérer la provenance des gens à l'oreille, il en conclut que l'accent de cette femme était proche de